

## VINGT ANS APRES

Pierre BOISMENU

(1997 : rencontres de Saint Léonard de Noblat, Dans les pas de Gilles Deleuze)

Petit raté: venant de Limoges, pris dans une discussion, on a continué tout droit au lieu de tourner à St-Léonard et on s'est retrouvés à Masléon. On commence donc avec un petit quart d'heure de retard, c'est un petit raté déjà dans la machine. Mais Deleuze et Guattari ne concevaient-ils pas les *ratés* comme essentiels au fonctionnement des machines désirantes ? *Ligne de fuite*, au sens de la schizo-analyse ? Ou plus freudiennement peut-être une *ligne de résistance*- à venir ici ? Allez savoir...

### D'où je parle ?

-D'où je parle, dirai-je, c'est précisément la question, la *question du sujet*. Notez que je ne dis pas *d'où ça parle* comme il est dit au commencement d'un livre qui s'appelle...l'Anti-Oedipe ("*ça fonctionne, ça respire, ça chauffe, ça mange, ça chie, ça baise, ça coupe, ça coule.*"). Je dis: je parle...Cette différence fait toute la question.

D'où je parle ici, donc ? Si on en croit le programme, du moins le programme qui est en circulation -parce qu'on m'a rapporté que dans le programme qui est paru dans le *Populaire*, il n'y a aucune mention du travail de ce matin, on ne parle pas ce matin à StLéonard pour le journal de Limoges- il est dit que je parle, que je suis censé parler de l'Anti-Oedipe: depuis l'Anti-Oedipe et à propos l'Anti-Oedipe.

Et je suis supposé aussi parler en psychanalyste, c'est-à-dire depuis une place de psychanalyste. Je reviendrai sur cette nomination. Pour le moment, c'est de *l'Anti-Oedipe* que je voudrais parler.

### ***L'Anti-Oedipe, qu'est-ce que c'est ?***

Beaucoup d'entre vous le connaissent. En voici une version très très fatiguée, elle vient de 1972, date de la parution. Ce bouquin en 72, il est paru, et je l'ai acheté à ce moment là. Ou peut-être emprunté d'ailleurs, à l'époque on ne faisait plus très bien la différence. En tout cas, il a circulé. Et il est arrivé là où j'étais, et je pense en d'autres endroits, comme une espèce de bombe. Ou *de machine de guerre* pour parler à la façon même de *l'Anti-Oedipe*.

C'était après 68. Pour ceux qui sont un peu jeunes, il faut situer les choses: "*soixantouite*" ce n'est pas 1968, c'est 69-70-71-72-73, c'est dans ces années-là qu'il y a les cheveux longs, qu'il y a l'établissement dans les usines, qu'il y a les communautés, qu'il y a le MLF, qu'il y a le FHAR, tout ça. L'Anti-Oedipe vient au moment où, après coup, Mai 68 produit ses effets de coupe, de rupture. Or, en plein à cette période là, il se trouvait que, dans mon parcours un peu compliqué, non seulement je vivais en communauté, mais celle-ci se situait dans un endroit qui se trouve à côté de la clinique de Cour-Cheverny de La Borde, celle où travaillait justement Guattari. Et je n'étais pas seulement en voisinage

spatial, je travaillais dans la clinique au titre de moniteur, comme on nomme en *psychothérapie institutionnelle* ce qui correspond -en s'en démarquant- au rôle de l'infirmier psychiatrique.

Je ne précise pas ça pour raconter ma vie mais pour situer un peu mieux le paysage où l'Anti-Oedipe a fait irruption, pour donner une idée de l'effet de sidération qu'il a pu produire son arrivée. Dans le contexte de cette époque, la dimension politique et la dimension psychanalytique se cherchaient, pour se rencontrer ou se rater, singulièrement dans cette clinique -qui existe toujours. La clinique de La Borde a été fondée par Felix Guattari et Jean Oury pour essayer de faire ce qu'ils appelaient *psychothérapie institutionnelle*, avec une population de personnes qui se retrouvent d'habitude à l'asile. Bref. J'étais donc, à ce moment là, dans un des endroits où l'articulation de la psychanalyse et de la politique était particulièrement au travail, où elles se questionnaient mutuellement. Arrive alors ce bouquin que Guattari est allé faire avec un philosophe qui s'appelle Gilles Deleuze. Il fait une impression terrible dans le milieu où je suis alors. Qui est certes un peu un épicycle, mais dont l'ébranlement se transmet à bien d'autres endroits où il a fait irruption, et coupure peut-être....

On en a été bouleversés. Je dis "on" parce que, là encore, il s'agit d'un *nous*. Le livre a été écrit par deux: pas Deleuze seulement, Deleuze et Guattari, il y a déjà un *nous* de l'écriture. Et le livre a eu affaire à des *nous* de lecteurs, faisant groupe de lecture.

D'autre part, la philosophie avec Deleuze se nouait à la politique et à la psychanalyse, ce qui me touchait par cet autre côté, puisqu'il se trouve que j'étais dans une formation philosophique, j'étais supposé faire des études de philosophie, quoique depuis 68 la pratique universitaire fût alors très éloignée. En tout cas ce qui est venu, ce brûlot anti-oedipien, je dirai simplement que ça a fait beaucoup *jouir*. L'Anti-Oedipe est apparu comme une machine de libération, je tacherai d'y revenir peut-être tout à l'heure. Tout à coup venait un bouquin manifestement à *la hauteur* de ce qui depuis quelques années se passait. Je dirai, maintenant que nous disposons de la langue de "*qu'est-ce que la philosophie?*", que *L'Anti-Oedipe c'est le concept de Mai 68*. Concept au sens deleuzien, venant après la lézarde du réel d'histoire; et l'inscrivant après coup, sur le *tard de soixantouï*, dans une *logique de l'« indé-sens »*. A discuter...

## **Resistance.**

Je continue mon histoire pour situer un certain parcours. Il se trouve qu'après les années 70, tous ceux qui avaient participé à cette explosion, quand le mouvement s'est figé "*en défilé indifférent englouti par l'histoire*"<sup>1</sup> se sont retrouvés petit à petit dans certaines difficultés chacun pour son propre compte quoique dans des parcours plus ou moins parallèles, les histoires singulières n'étant jamais sans écho avec la "grande" histoire. Il est donc advenu qu'à la fin des années 70-début des années 80, beaucoup se sont trouvés sur des divans de psychanalystes. Ironie de l'histoire, tout de même! Et la référence à l'Anti-Oedipe a alors représenté à ce moment là quelque chose comme une manière de résister à la psychanalyse, dans cette reprise de la question du sujet où chacun reprenait plus ou moins ses "billes".

---

<sup>1</sup> Viviane FORRESTER: "*La violence du calme*"

Il y avait d'ailleurs des différences de régime dans ces "récupérations": certains avaient repris leurs billes très rapidement, parfois depuis le début, jouant "double jeu" entre révolution et carrière, et ont pu se réintégrer socialement sans trop états d'âme. Ceux qui étaient le plus investis, qui avaient misé sans réserve sur le mythe révolutionnaire en cours d'histoire, ont dû paradoxalement avoir recours à la psychanalyse. Ca a été mon cas.

Autrement dit, de 72 à la fin des années 70, l'Anti-Oedipe représente quelque chose de subversif. Jusqu'à faire résistance, puisque faire une psychanalyse ça passait d'abord par l'oubli nécessaire de tout ce genre de discours. Et puis ensuite, peu à peu, dans les années 80 -deuxième étape- oubli de l'Anti-Oedipe, qui passe à la trappe, tombe *dans les dessous*: cette machine ne fonctionne plus.

### **Maintenant.**

On est vingt et quelques années après la parution de l'Anti-Oedipe. Il se trouve que je suis passé depuis ces années du côté d'un travail où s'est fomenté cet étrange désir qu'on appelle le *désir de l'analyste* qui consiste à *se faire entendre*. Se faire -deux points: entendre, l'acte d'entendre. Selon cette ponctuation: se faire, se (laisser) faire *l'entendre* des dires de quelques autres: un et puis un et un autre... Ce qu'on appelle devenir psychanalyste. Et dans cette situation par rapport à la psychanalyse, qui est différente de celle d'analysant (ce qui n'empêche pas que l'analysant continue bien sûr: par exemple je fais l'analysant en ce moment devant vous), de cette nouvelle position, le rapport à l'Anti-Oedipe et tout ce qui peut se dire du côté de Deleuze et Guattari en même temps, s'est déplacé, modifié.

Aussi, quand Elisabeth Lagisquet a proposé ce colloque et qu'elle m'a demandé si je voulais intervenir, tout d'un coup il m'est apparu cette évidence que le temps était venu de retourner à tout ça, que l'Anti-Oedipe ça pouvait se lire, se relire, avec cet écart, depuis cet autre lieu. Ca a été un bon prétexte, une raison déterminante pour le relire vraiment. Certes il y avait déjà des signes d'appel. Je veux dire que depuis la parution de "*Qu'est-ce que la philosophie*", le dernier livre paru je crois, qui soit signé de Deleuze et Guattari, j'avais déjà eu l'occasion de retrouver ces vieilles connaissances...J'avais déjà commencé à relire du Deleuze après ces années d'oubli. C'est de là, de ce lieu et de ce temps advenus, que je voudrais ici et maintenant questionner. Depuis cette place construite à l'issue d'un sinueux parcours dans la psychanalyse, et depuis notre époque, vingt ans après: *qu'est-ce qu'on peut faire de l'Anti-Oedipe en 1997 quand on est au travail de l'analyse ?*

### **Un pas-de-côté.**

Je ne parlerai pas de l'Anti-Oedipe du strict point de vue livresque, sous l'angle d'une analyse textuelle telle qu'on peut le faire dans un milieu philosophique version universitaire. Ca peut être fait, ça reste à faire et c'est vrai qu'à l'occasion de cette relecture que j'ai faite du bouquin, à chaque page j'ai eu envie de réagir parce que c'est tout-à-fait passionnant. Que ceux qui ne l'ont pas lu le lisent absolument,

c'est une machine textuelle extraordinaire -en particulier le quatrième chapitre, "*L'introduction à la schizo-analyse*" qui contient des pages d'une force inouïe, notamment sur la mort...

Simplement je me mets un *pas de côté*. Ce qui me fait revenir sur ce *je* que j'ai mis en avant dès le départ: *d'où je parle*. Ce *je* n'est pas simplement le *je* de mon histoire personnelle auquel l'anecdote de mon discours s'est référée -Bedeutung- pour concrétiser les choses. Son sens -Sinn- pointe plutôt un *noeud* où s'entrelacent trois lignes d'usage, trois dimensions pour le dire, qui s'entrecroisent et constituent le point-de-pensée d'où (j')envisage la chose. C'est un noeud entre *psychanalyse, politique et philosophie*, un noeud qui en lie intimement les différences. Pour moi, dès 72. Et qui perdure de nos jours, sous d'autres incidences.

Je vais vous proposer seulement un certain nombre de pistes de questionnement, tirer quelques fils, sans prétendre faire exposé. Je prends la proposition d'Elisabeth comme une occasion de *pourparler*, d'entretiens, je n'ai pas de thèse. Cette occasion là d'aujourd'hui m'a autorisé à reprendre tout ça et à ouvrir, dans une certaine improvisation en recherche de sa loi d'association, une série de questions.

Voilà ce que je dirais pour amorcer les choses: puisque noeud il y a, je vais en tirer successivement les fils: celui de la politique, celui de la philosophie, et celui de la psychanalyse. Me réservant de surtout développer ce dernier, puisque c'est celui qui m'est actuellement le plus opératoire.

\*\*\*\*\*

## **Trop vrai.**

Au recoupement de la politique et de la philosophie, j'ai envie de dire, et je le dis pour la deuxième fois, que *l'Anti-Oedipe*, c'est le concept de Mai 68. Ce livre construit le concept qui rend compte de ce qui était en jeu en 68, non pas du tout du point de vue hégélien de l'histoire comme écriture du sens lu après coup, mais du point de vue "économique" au sens freudien, à savoir ce qui n'est plus un point de vue (de la conscience de soi), mais plutôt un « point d'ouïr » de ce qui se jouait, se jouissait à ce moment là. Intensités en chute dès l'origine et que la fulgurance d'écriture à deux de l'A.O tente de *retenir*.

C'est d'autant plus intéressant, on peut s'apercevoir de ça maintenant, qu'on est à une époque où les questions de la politique, c'est-à-dire de l'avenir du monde, de ce qui se joue et se joute dans l'histoire en est à un moment absolument crucial, à un moment où l'indélimitable machine capitaliste, le mur de Berlin éventré ayant cessé même fictivement d'en entraver l'emballement, est absolument déchaînée. Epoque désorientée où le libéralisme intégral, cet intégrisme fondamental, *l'intégrisme économique*, tend avec sa frénésie mondialiste de *dérégulation* à réaliser quelque chose de l'ordre -désordre- d'une *déterritorialisation généralisée*, planétaire. Mais on sait très bien qu'en même temps l'ultra-libéralisme entraîne *des reterritorialisations forcées*, qu'il les appelle de toutes les provocations à la roue *libre -roue folle-* de la loi maffieuse de ses *marchés financiers*. Jamais ce que Deleuze et Guattari expliquent du capitalisme dans l'Anti-Oedipe n'aura été aussi vrai. Trop vrai.

A une époque comme ça, il y a à la fois confirmation éclatante des analyses de l'Anti-Oedipe et en même temps il y a quelque chose qui fait que la coloration de "*libération*" qui était en jeu à travers les *déterritorialisations*, ce vent de libération qui tenait lieu *d'éthique immanente* dans l'Anti-Oedipe, se heurte au fait que les territorialisations sont encore plus violentes et surtout plus intimement coalescentes aux déterritorialisations, plus immédiatement réversibles l'une dans l'autre: il n'y a pas de Madelin sans De Villiers, on voit bien que c'est le même -Le Pen à l'interface.

Autrement dit, on peut utiliser l'Anti-Oedipe et tout ce qu'il dit sur ces questions pour marquer à quel point la logique capitaliste est à ce point emballée. Comment dire cet extrême?

La mort est là. De l'exploitation à l'exclusion. De l'exclusion à la déportation sur place. De la déportation sur place à l'extermination... Quelque chose qui fait que le pire de l'histoire revient hanter le social en ce point que l'A-O nomme énigmatiquement le « *corps-sans-organe* ». Quelque chose qui fait que le pire de l'histoire reviendrait opacifier le social, la mort-objet en place de corps-sans-organe, l'anti-production directement entée sur la production.

### **Du concept au mythe.**

La thèse fondamentale de la schizo-analyse, telle qu'elle est précisée dans le 4<sup>e</sup> chapitre, que "*tout investissement est immédiatement social*", est complètement vraie. C'est ce que je dirai d'ailleurs de l'Anti-Oedipe en général: c'est complètement vrai. Ce qui pose problème c'est le *complètement*. Tout est vrai dans l'Anti-Oedipe. Ces thèses de la schizo-analyse, après tout on ne peut pas les réfuter, c'est tellement évident dans le champ politique. C'est tout-vrai, à ceci près qu'il n'y a personne pour le dire, pas de place pour que ce vrai puisse se signifier. C'est ce que Alexandre Kojève disait du système de Spinoza -et ce rapprochement de Spinoza et de Deleuze n'est évidemment pas anodin, c'est sa référence suprême, Deleuze est très spinozien, sinon spinoziste- Kojève disait de Spinoza que tout ce qu'a dit Spinoza était absolument vrai, à ceci près qu'il ne pouvait pas le dire. C'est-à-dire que la place du vrai n'est pas ménagée, que ça ne peut pas s'avérer dans le système même. S'avérer: le vrai implique un rapport au temps, un rapport au temps logique d'après coup. Si l'Anti-Oedipe est complètement vrai, je ne peux m'en aviser que maintenant, au moment où je ne suis plus dans l'Anti-Oedipe, à jouir de la machine.

Dans le champ politique il est parfaitement vrai que tout investissement du désir est social directement. Mais en même temps, le fait même que ce soit une vérité intégrale pose justement la question des limites. Car, que ce soit complètement vrai, cela suppose précisément qu'il n'y ait plus moyen d'attester de ce vrai. Autrement dit, l'évolution dans le temps depuis vingt ans confirmerait avec éclat les analyses de l'Anti-Oedipe mais à un point désespéré, à tel point que se pose la question critique des limites d'usage de l'Anti-Oedipe lui-même.

On pourrait essayer de reprendre ça à propos de Mai 68. Quand je dis que l'A.O construit le concept de Mai 68, je veux dire qu'il inscrit le souffle de ce qui se soulevait en 68, et qu'à lire l'Anti-Oedipe, se dis-pense en concepts ce qui se dépensait dans le réel et se manifestait dans l'imaginaire.

Mais le problème c'est la *clarté* même du concept, cette fameuse *clarté deleuzienne*, en l'occurrence la lumière fulgurante qui s'est produite par cette réversion intégrale dans *l'événement incorporel du sens*, des *intensités* qui ont traversé 68 comme une *flambée dépensière de corps en mélange*. Le problème est celui de l'usage: que faire, comme sujet, d'une telle *subtilisation* de la "*soixantouissance*" (mot-valise: jouissance-soixantouite) en *machine désirante*? Que faire, psychiquement et/ou politiquement, de ces invitations foudroyantes à suivre les "lignes de fuite", à traverser les écrans vers un "*toujours plus*", plus vite singulièrement, jusqu'à la vitesse de la lumière, cette "*vitesse de libération*" supposée donner accès au *temps réel* dont s'effraye aujourd'hui P.Virilio<sup>1</sup> ? Comment se soutenir d'une telle clarté pour négocier quelque distinction d'exister?

Ce qui pose problème, c'est la *réussite* même de ce procès de subtilisation: qu'on *dirait translucide*, donc *sans reste*. Ou presque: car il y a tout de même cette énigmatique opacité du "*corps-sans-organe*" dont la "*station toute droite*"<sup>2</sup> revient lester périodiquement de son anti-production les pages de l'A-O. Il y aurait lieu de s'en saisir alors comme symptôme, grain de sable dans la machine désirante emballée, trace d'un écart irréductible *du jouir au vrai-du-jouir*, et encoche d'un réel de temps dont l'irréversibilité signale que l'à-venir ne s'avance que d'une perte pas-toute *compensable*. Et c'est pourquoi je dirai volontiers, avec un brin de provocation amicale, que l'enjeu de lecture de cette affaire soixantouitarde dont l'A-O a construit le concept, c'est qu'il reste à en bâtir un mythe, le mythe de 68, qui en cernerait l'impensable dérive collective à partir d'une prise en compte littérale de ce « laissé-pour-compte » du processus, de ce point de butée énigmatique aux flux désirants que localise symptomatiquement dans le discours deleuzien le dit « corps-sans-organe ».

Mythe dont il n'y a certes pas lieu d'être dupe, qui se dénoncera lui-même comme mythe. J'appelle cela une *fable*. J'appelle fable le mythe traversé du trait d'esprit. Et qui par là fait chuter dans le dérisoire l'étouffeuse foi *d'alors*.

Mais ne coupe pas *l'élan* dont un désir indestructible s'est initié. Le travail d'évidement du pas-de-sens ne revient pas à l'évidence affirmative du plein-sens ni à l'abandon nihiliste au non sens. Je réintroduis cette notion de mythe que précisément l'Anti-Oedipe met à l'écart, qu'il tient en haute suspicion, pour ainsi réouvrir une question d'éthique nietzchéenne, celle du danger mortel de la vérité-toute. "*Le matérialisme, c'est ne pas se raconter d'histoires*", écrit Althusser dans "*L'avenir dure longtemps*". Mais peut-on se passer de toute histoire dans le champ humain?

Cette fabuleuse histoire de 68 raconterait d'un gai savoir le mythe de la fusion contestataire de désirs en mouvement, l'espèce de désir pluriel circulant entre introuvables "*agents collectifs d'énonciation* ». Elle ferait métaphore du *rêve soixantouitard du désir mythiquement partagé*.

A ce titre, l'explosion même de *l'Anti-Oedipe* -j'entends du bouquin pris comme machine désirante s'insurgeant en 72- a participé à ce rêve, a contribué à en prolonger l'impression de réalité, et d'autant plus

---

<sup>1</sup> Paul VIRILIO: *L'inertie polaire; La vitesse de libération; Un paysage d'événements*, etc...

<sup>2</sup> A.ARTAUD: *L'ombilic des limbes*...

qu'il en représentait le "réveil". Rêve d'une vérité du rêve, il a réveillé le rêve au sens où il l'a *réactivé*, comme le coup réveille la douleur d'une blessure, l'entretient, la prolonge, la magnifie.

Qu'en revanche un effet de vérité se produise, ce n'est pas sans perte de jouir, et dans un après-coup d'où le livre perd son régime machinique mais prend son statut de texte: à savoir toujours-déjà *palimpseste*. Le concept de 68 que construit le plan de consistance de *l'Anti-Oedipe* ne prend sa *vérité* que d'apparaître effectivement comme ce qu'il est, ce qu'il *n'est*: du texte -pas simplement ce qui a été dit par écrit mais ce qui aura fait trace de pas perdus que la lecture efface.

Rapport au texte et à l'écrire qui d'ailleurs n'est pas pensé comme tel dans *l'Anti-Oedipe*: toutes les citations qui sont faites de Beckett, de Laurence, d'Artaud pour nous inviter à en suivre les *lignes de fuite* schizophréniques, c'est dans l'oubli que ces lignes là, lignes métaphoriques de la fuite, sont déposées littéralement dans l'écrit ligne à ligne, et qu'il n'y a vérité de *ces lignes de fuite* que du temps de les lire, pour les lecteurs (deleuziens ou autres) d'Artaud et Wolfson; et sur un autre mode, plus rapproché, pour Artaud et Wolfson eux-mêmes s'arrachant de la *fuite* qui sinon les engloutirait au fond du lavabo de l'immonde, les emporterait dans le maelström du réel, par l'acte même d'en *écrire* des lignes: *lignes-à-lire*.

De même *l'Anti-Oedipe*, on peut *maintenant après coup*, en faire usage: usage -je dirais- *d'avération*. Vérité d'après coup, qui rend compte d'une espèce de jouissance: mais précisément quand on n'y est plus. Ce qu'atteste le dépôt d'un *plus-de-jouir*: jamais-plus ça. Précisément quand il y a eu un écart, un bout d'histoire, et un déplacement irréversible. Un exil.

### **Avération.**

Parcours du ça au je. Qui suppose un travail de deuil pour que se ménage le seuil d'une place "*pour de vrai*", dont un sujet advienne au désir. La schizo-analyse parle de "*désir vrai*" à un moment donné. C'est d'autant plus notable qu'il est très rare que le mot *vrai* vienne dans l'écriture de Deleuze et Guattari. Mais à un moment, ça leur échappe de parler de "*désir vrai*".

Or précisément la question est bien là. La vérité du désir ne peut pas être contemporaine du désir « se réalisant », parce que la vérité concerne le sujet. Et la question du sujet c'est celle d'une place. Et une place ne se démarque comme telle que d'un déplacement. Et un déplacement ne peut se fabriquer que dans un certain temps de mise à distance où ce qui aura été joui *devient* texte, est pris comme texte dans l'après-coup d'une lecture.

Il n'y a pas de vérité première: qu'un procès d'avération coalescent au strict *advenir* du sujet. Il s'agit ici de le mettre en oeuvre à propos justement de cet objet singulier que constitue *l'Anti-Oedipe*, (le livre), constitué comme texte maintenant pour des sujets-lecteurs. Et c'est de maintenant qu'un tel lecteur peut dire et reconnaître que « tout est vrai dans *l'Anti-Oedipe* ». Il le peut précisément parce qu'il est advenu comme sujet « *déjoui* » du texte, cette bombe dégoupillée. Sujet *en soustraction* de la Chose.

Voilà pour la première direction de pensée. Elle déborde un peu la stricte question du politique, mais y touche au sens où cette place du vrai, vous voyez bien que ça suppose non pas d'opposer individu et société, ce qui ne veut pas dire grand chose, mais de mettre en question la notion *d'agent collectif d'énonciation*, ou de *groupe-sujet*, tels que Guattari je crois surtout y tenait.. La question du sujet, ce n'est pas plus le groupe que l'individu, le collectif que l'atomique. C'est tout-à-fait autre chose, autre que toute chose, une ou multiple, plutôt ce qui s'en soustrait.

Quand on dit *ça désire* -ce que disent Deleuze et Guattari, que c'est le *ça* qui désire- il y a une question en reste qui revient: *d'où peut-on dire ça ?* C'est de là que se pose la question du "je". Qui se suppose hors ça, d'en témoigner. Au prix d'un travail de positionnement qui n'est pas contemporain de l'effectivité du désir. Toute la question est qu'au désir, advienne un sujet.

\*\*\*\*\*

Je passe, comme on dit à la belote, pour ne pas être trop long, sur le deuxième volet annoncé de mon propos, à savoir ce que j'aurais pu dire sur la philosophie, la façon dont Deleuze et Guattari à partir de "Qu'est-ce que la philosophie" posent la question de la philosophie, définissent une façon radicale de faire de la philosophie à notre époque, fondent une *pratique* de la philosophie tout-à-fait actuelle.

\*\*\*\*\*

J'en viens à reprendre l'Anti-Oedipe sous l'angle de la psychanalyse.

Pour pasticher une formule de Freud traduite par Lacan, « *là où ça coulait, là où ça coupait, là dois-je advenir, là « je » doit advenir.* »

La règle de l'analyse s'entend:

-*Dites ça, ce qui vient.*

-*Ça...*

Et l'acte de l'analyste d'en répondre:

-*Ce qui vient, c'est pas ça...*

-*Alors.. quoi?*

-*Qui, alors...(à suivre).*

Il ne s'agit pas ici d'opposer terme à terme une *théorie* psycho-analytique à une *théorie* schizo-analytique. D'ailleurs, on peut tout à fait parler en termes de schizo-analyse, et tout psychanalyste devrait avoir l'Anti-Oedipe à portée de la main, user de sa vertu critique du familialisme. Il s'agit ici de *pratique*. Pratique d'analysant d'abord, pratique d'analyste ensuite

Dans le cas singulier, mais certainement pas unique, de mon parcours, la psychanalyse est intervenue *au lieu* de la voie sociale où certains, comme je disais tout-à-l'heure, réussissaient à *retrouver*



*leurs billes*, façon Serge July, ou autres manières de « se retrouver » en se reniant (y compris à dénier ce reniement). L'enjeu d'une psychanalyse c'est moins de *retrouver ses billes* (qui concerne la reconnaissance d'un *moi* sans reste visible du passé enfoui) que de permettre à un *sujet* pris dans des flux de désirs, d'assumer sa division, au prix payé d'une perte. Perte notamment d'illusion unitaire.

L'enjeu est pour un sujet, d'advenir au désir « *quilaura* » traversé. Ce qui suppose de pouvoir situer une place du vrai, une place pour le vrai, pour une fiction du vrai, dont le tenant est ce que depuis Lacan on peut nommer « *l'Autre* » (à prononcer: le « Grand Autre »)...C'est-à-dire ce lieu qui n'est pas *corps-sans-organe*, ce corps *plein* qui localise l'opacité inqualifiable, mais au contraire un corps *vide* ou plutôt le *lieu-dit* d'où il est requis d'évider le corps. Non pas la clarté de *l'évidence*, naturelle ou construite, mais *l'évidance* distinctive, élucidante de l'illusion démentie. *L'Autre* n'est autre que ce lieu de nulle existence, tout ce qui reste de Dieu quand deuil est fait de sa mort, à partir duquel s'évide dans le corps plein de la « vie nue » une encoche où vienne du sujet à répondre de « son » désir. « Dieu est mort », ça signifie qu'il n'y a plus à croire à une « lumière naturelle », car *l'évidance* est un travail. Travail au noir -de la conscience- forcément. A savoir que ça prend du temps, que c'est un parcours.

## **Imminence**

Chaque un est à son sujet dans une position particulière pour se déprendre/reprendre du "ça-désire" dont il s'origine. Il ne s'agit pas ici d'oedipianiser au sens que Deleuze critique, c'est-à-dire de *rabattre, d'appliquer*, comme il le dit, *le délire social sur le champ familial* pour le réduire au *sale petit secret*. Il ne s'agit pas de ça, mais de permettre une *émergence*. Pas seulement de *l'immanence* (comme Deleuze ne cesse de l'opposer à toute transcendance) mais de *l'imminence*, qui ne se pense pas sans le jeu d'un *temps logique*. Et quelque chose comme un vide qui n'est pas exactement un manque au sens de la frustration, ni même de la castration d'ailleurs, mais un décrochement, hiatus temporel dont un sujet en vienne effectivement au dire.

C'est le cas en l'occurrence pour cette *chose-à-jouir* que fut *l'Anti-Oedipe* à son arrivée: à le constituer en texte après coup, quelque chose du désir qui l'a traversé peut s'en avérer. Mais il est clair que ça se paye, comme dirait Marcel Gaucher<sup>1</sup>, d'un certain *désenchantement*. Deleuze et Guattari n'ont cessé de pourchasser toute occurrence du manque, toute notion de castration. Et je n'engagerai pas ici la discussion sur ce point théorique décisif, qu'il faudrait reprendre à l'aune de l'exigence lacanienne d'un « au-delà de la butée freudienne sur le roc de la castration »...Simplement, il y a quelque chose qui est ici rappelé: c'est le fait même de parler, qui suppose en acte d'oublier *qu'on dise* derrière *ce qui se dit*., ce qui n'entraîne pas d'en effacer toute trace, laquelle est alors à -rétrospectivement- suivre. On appelle ça: lire.

---

<sup>1</sup> Marcel GAUCHER: *Le désenchantement du monde*.

Ce que j'ai voulu marquer ici en prenant le risque d'une prise de parole, avec les trébuchements possibles d'un discours *pas-tout* fait, et les difficultés que vous éprouvez peut-être à en suivre les aléas. Imperfections qui attestent intrinsèquement de *limites*.

### **Militant, limitant.**

Je finirai par là, en évoquant cette notion de limites, en jouant un peu sur ce mot. Autant la machine textuelle de l'Anti-Oedipe est une *machine militante* et revendiquée comme telle, autant je dirais que la psychanalyse est plutôt une *opération limitante*, à savoir où la question est de tracer une limite. Celle-ci peut être repoussée très loin, mais l'important est d'en écrire le contour, d'en inscrire le cerne. Primat de l'opération de coupure signifiante.

Prenons par exemple cette magnifique expression de l'Anti-Oedipe, et que Deleuze ne cesse d'employer, qu'il redéploie magistralement dans l'interview du *Magazine Littéraire*<sup>1</sup> spécial sur son nom, cette notion que j'aime beaucoup de « *ligne de fuite* ». Elle est fort utile dans la pratique de la psychanalyse, pour ne pas oublier qu'effectivement il ne s'agit pas d'interpréter au sens herméneutique, de ramener les flux associatifs à des cadres sémantiquement fixés a priori. Depuis vingt ans, dans le mouvement psychanalytique, celui du moins, auquel j'appartiens et qui ne se contente pas de gérer des acquis supposés définitifs de Freud ou de Lacan, il a coulé de l'eau sous les ponts institutionnels. Et en l'occurrence, il est clair que, dans sa pratique quotidienne un analyste n'est pas installé sur le pont, mais jeté au fil de l'eau, à s'efforcer d'accompagner les libres associations du patient selon *leurs lignes d'errances* (Deligny) ou *de fuite* (Deleuze). Lacan a bien souligné à ce propos que si résistance il y a dans l'analyse - et c'est toujours le risque- elle vient de l'analyste dans la mesure où il garde un pied rivé sur la rive, à savoir ne parvient qu'avec la plus grande difficulté à *oublier tout ce qu'il sait au début de chaque séance*, comme le recommandait Freud.

Encore hier soir, au détour des associations d'un patient, tout d'un coup vient un *nazi*. Deleuze dirait: *un nazi c'est pas un papa c'est un nazi*. En effet, tout-à-fait d'accord. Il n'y a pas lieu de « dénazifier » le nazi, et la psychanalyse ne sera pas une *entreprise de blanchiment de l'agent social* (en figure familiale).

Il s'agit donc d'entendre littéralement que dans ce dire fait irruption l'Histoire. Comme aussi se déclinent des noms de la Géographie, laquelle n'est pas réductible à la triangulation imaginaire d'une demeure familiale. C'est sûr, l'inconscient est branché sur l'Histoire et la Géographie. Sur leurs Noms. Mais aussi leurs sans-nom -horreur des camps, horreur de l'économie....Mais la question n'est pas pour la psychanalyse d'encourager à « délirer les noms de l'histoire » ou à « cartographier les stratégies géopolitiques » comme semble bien y inviter *l'Anti-Oedipe*. Tout au plus les « *dé-lire* », mode paradoxal, déconstructif, du *lire*.

---

<sup>1</sup> Magazine littéraire n°252 de septembre 1988

En un sens, l'opération de la psychanalyse est beaucoup plus modeste que celle de la schizo-analyse. Elle consiste simplement à permettre de déterminer ce qui dans tout ça, l'histoire et la géographie, fait possibilité pour un sujet de se (dé)placer. Ce qui équivaut à travailler aux limites. Je dis bien limites au sens où ça s'oppose précisément à l'illimité d'une *fuite à l'infini*, à l'*Apeiron*<sup>1</sup> où la *physis* schizoanalytique trouverait son *archè*, l'arche avant-première dont se constitueront les flux, dont se rebandra le grand ressort au réel du désir.

C'est à ce point que l'*Anti-Oedipe* exhibe un leurre, dont il s'agirait ici de faire mythe: ponctuer ce *point* de fuite où la *ligne* (du même nom) prétend traverser les limites, et qui suppose un parcours à *vitesse infinie*.

*Vitesse infinie*: c'est une expression-clé dans "*Qu'est-ce que la philosophie ?*" où il est beaucoup parlé de cette possibilité d'aller, de « passer », à l'infini, dans une espèce de reprise rassemblante assurant, construisant, un plan consistant de pensée. Sur cette question de ce qu'il en est de penser, la psychanalyse n'a rien à dire, ce n'est pas son registre. C'est celui du travail du philosophe, ou de la science ou de l'art, pour reprendre la triplicité en oeuvre à la fin de "*Qu'est-ce que la philosophie ?*".

Dans l'*Anti-Oedipe*, on n'en est pas encore là, mais des plans sont déjà mis en jeu dans un de ses rares schémas: mis en parallèle, ils figurent, non la philosophie, la science et la religion, mais les plans de *reterritorialisation du corps sans organe*, tous traversés par cette ligne, souvenez-vous, cette ligne toute droite qui embroche les plans, et s'en va au bout de sa fuite...

## Point de fuite.

La psychanalyse fait donc quelque chose qui est non de suivre la ligne au bout de sa fuite, mais d'en *marquer le point de fuite*.

Autrement dit, il s'agit bien de la prendre en compte, cette ligne de fuite, mais pas de l'épouser, sinon à en lire et dé-lire ce qui s'en écrit: suivre Artaud non pas dans le réel d'un accomplissement de sa fuite mais dans les lignes d'écriture dont, précisément, il en contourne le maelström. Écrit pas tout déchiffrable sans doute, incluant l'énigme du *griffonnage* dont parle Wittgenstein<sup>2</sup> croyant l'opposer à un Freud supposé tout-lecteur. Écriture de contours: à *l'illisible*. Ce que Freud<sup>3</sup> appelle par exemple dès la « *Traumedeutung* » *l'ombilic du rêve*.

Parlons *rhizome*<sup>4</sup> aussi bien sûr: aucune analyse, de rêve par exemple, ne débouche sur un *sens dernier* malgré certaines des premières formulations freudiennes., mais sur une sorte de rhizome de signifiants. Et dans ce réseau signifiant en rhizome, il y a effectivement des points de fuite du réel. Tout l'écart entre le projet politique de schizo-analyse et l'éthique à l'oeuvre de la psychanalyse, (et on peut finir là-dessus), se situe autour de la notion de *réel*.

---

<sup>1</sup> ANAXIMANDRE (par exemple l'édition de M.CONCHE aux PUF)

<sup>2</sup> WITTGENSTEIN/ *Leçons et conversations*.

<sup>3</sup> FREUD: *Traumedeutung* (« L'interprétation des rêves », traduit aux PUF sous le titre: « La science des rêves »).

<sup>4</sup> DELEUZE ET GUATTARI: *Rhizome*. Repris en introduction à la « suite » (tardive) de l'*Anti-oedipe: Mille plateaux*.

Chez Deleuze et Guattari, le désir réel est supposé pouvoir être appréhendable comme tel: ça coupe, ça connecte, ça passe dans le réel, jusqu'à passer « de l'autre côté », au-delà du *mur du pacifique*<sup>1</sup> Traverser ce mur, c'est la constante de l'appel de Deleuze et Guattari, traverser ce mur c'est appeler à *jouir effectivement de ce réel* du désir. Or la psychanalyse, c'est là en tout cas que j'en suis venu, le travail de la psychanalyse consiste non pas à *traverser* ce réel au sens de passer à travers; de transpercer les «surfaces d'enregistrements» qui en «rabattent» le vif. Pas non plus sans doute à simplement faire «*barrage contre le Pacifique*»<sup>2</sup> mais à en écrire le *point* de fuite, ce qui est autre chose qu'en suivre, de cette fuite, la *ligne*.

C'est dire qu'en psychanalyse, comme en schizo-analyse, il ne s'agit pas de croire trouver, encore moins de se croire tenu de construire, une *fermeture* dernière. Un travail d'analyse porte au seuil d'un *ouvert*, d'une béance, clairière ou plutôt *sombrière*...Mais cette approche de l'innommable en chacun, c'est au travail de la langue, «*la langue qui vient du trauma et qui se rêve en bouche*», comme l'écrit Claude Maillard<sup>3</sup> que l'analyse en tisse le filet. Cette langue, écrit encore C. Maillard, est «*langue d'entre le trou la chair, langue à inscrire pour que la jouissance ne glisse pas au cauchemar idyllique...*»<sup>2</sup>...

En d'autres termes, il y a de la *construction en analyse*, comme l'explique Freud dans un de ses derniers textes sous ce titre, en 1938. Non pas à prendre pour un recodage, familialiste par exemple, plutôt (pour parler le langage logico-mathématique, ce qui n'est pas qu'une simple analogie) une certaine axiomatisation, celle qu'on appelle traversée du fantasme -à ne pas confondre avec la réalisation du dit fantasme ni avec la traversée du réel au sens du lion sautant dans le cerceau de feu. La différence tenant à ce que la traversée du fantasme, s'il y a saut, est un saut dans l'écriture, un travail d'écriture dans la matière de langue, à corps perdu, ce *corps* dont C.Maillard encore elle, écrit qu'«*il, le corps est seul à statuer du doute*»<sup>2</sup>.

C'est du fantasme, voile dernier à la béance du sexuel, tissé de langue, qu'un sujet se tient à son désir: «*Langue, cybèle entre la jouissance et le désir*»<sup>2</sup>. Au désir vient un sujet: dans l'amour de la langue, au point que s'en dessine une place dans le tout savoir, celle d'un manque à savoir qui fait exigence de vérité, d'une vérité possible de *tout ça*, donc d'une parole à venir.

C'est jusqu'à ce point de réel que s'effectue le travail d'analyse, jusqu'à la question d'en écrire l'impossible «rapport». Écriture qui peut aboutir à de l'écrit au sens littéraire du terme, mais qui est à prendre d'abord en un sens plus radicalement opératoire de faire trace, quelqu'en soit le style et le feuillet, du point de fuite dans le symbolique. Chacun a ses points de fuite. Mais il ne s'agit pas simplement *d'y aller de sa fuite* comme on y va de son couplet à l'hymne d'une libération universelle du désir, mais de faire une double boucle autour de cet *étrange étranger* en soi-même, jusqu'à en revenir, à s'en tenir, de *l'heteros*, comme sujet.

---

<sup>1</sup> ...pour emprunter le titre d'un étrange petit livre de J.F.LYOTARD, peu connu semble-t-il mais singulièrement suggestif.

<sup>2</sup> ...pour emprunter cette fois à M.DURAS, dont l'ouvrage sous ce titre atteste la défaillance d'une telle entreprise strictement maternelle.

<sup>3</sup> Claude MAILLARD, écrivain et psychanalyste: *Le Scribe*, Frénésie Editions 1996.

L'éthique de la psychanalyse, qui est une *éthique de vérité du désir*, oppose un point de butée au mouvement infini qui selon *l'Anti-Oedipe* porte à défaire, à détruire, toute structuration rendue équivalente à un « *rabattement sur la surface d'enregistrement* ». Certes, l'analyse est forcément une *déconstruction*. Mais précisément, j'emploie le terme familier à Derrida plutôt que celui de *destruction*. Et il ne va pas sans un tracé de limites, cas par cas, qui ne signifie pas une *reterritorialisation* (familiale ou autre) mais ce qu'on pourrait appeler une *relocalisation* des dérives signifiantes (par elles-mêmes portées vers une logique « *globalitaire* ») aux abords de leurs zones d'achoppement. Ce qui témoigne d'un *réalisme* radical, le plus radicalement éloigné de tout idéalisme: à reconnaître que le *réel n'est pas quelque chose dont on peut jouir*, que le réel n'a d'autre détermination que celle, logique, de l'impossible.

### **Aux limites.**

Il y a l'Oedipe, et il y a l'Anti-Oedipe, comme il y a la particule et l'antiparticule Il y a la psychanalyse oedipienne, et il y a sa critique par la schizo-analyse. Ces deux-là se font face, il est tout-à-fait nécessaire de supposer la schizo-analyse en face de la psychanalyse oedipienne, nécessaire pour une pratique analytique. Il la faut comme le forgeron nietzschéen a besoin de frapper un coup à droite, frapper un coup à gauche pour fabriquer les choses droites. Et le vif de l'analyse c'est justement de tracer à coup de traits brisés cette stricte ligne de partage entre Anti-Oedipe et Oedipe. C'est par ce travail sur le seuil des théorisations antithétiques que peut advenir quelque chose d'une possibilité pour une vérité, pour une parole vraie s'adressant au lieu évidé de l'Autre, à un Dieu qui n'est plus, un Dieu inconscient.

Je terminerai (ça fait plusieurs fois que je dis je terminerai mais cette fois c'est vrai) en disant simplement que justement si la psychanalyse est limitante, c'est à elle-même d'abord que ça s'applique. Elle-même suppose qu'il y a des limites à la psychanalyse. Au point qu'on puisse soutenir que la psychanalyse n'est pas une *discipline*, au sens où l'art la philosophie et la science sont dites telles. Dans "*Qu'est-ce que la philosophie ?*", contrairement à *l'Anti-Oedipe* dont elle est la cible permanente, il n'est plus question de psychanalyse. Or, il y a peut-être une forte vérité de cette absence: l'indication que la psychanalyse n'est pas une discipline, c'est-à-dire à portée universelle. Elle ne prend sa consistance de discours que dans la mesure où elle fait limite au champ social, aux champs politique, philosophique, artistique, scientifique etc. Il n'y a pas à faire de « psychanalyse appliquée », ce dont Freud s'est depuis longtemps méfié. La psychanalyse n'est pas là pour remplacer la philosophie seule à même de déployer à vitesse infinie sur son propre plan de consistance les plissements indénombrables du logos. La psychanalyse quant à elle au contraire, toujours, travaille aux limites, à ce qui fait bord, cadre, seuil. Dans l'exemple du *nazi* dont je parlais tout à l'heure, la psychanalyse en cours permet qu'il vienne quelque chose du nazisme, de ce délire qui dans son contenu historique ressort du collectif et du désastre dans l'Histoire. D'en accueillir l'occurrence. Mais il ne s'agit pas de suivre l'analysant à délirer les noms de l'histoire, il s'agit d'entendre dans quelle mesure ça intervient dans sa propre structuration.

Voilà je crois que j'en ai à la fois trop dit et pas assez dit, je m'arrête, j'arrête ma machine, je coupe, comme ça vous pouvez faire venir vos propres flux qui couperont le mien, les flux verbaux....

## DISCUSSION

*Je te remercie d'avoir respecté cette forme d'entretien à laquelle tu tenais aussi, à laquelle nous tenions tous, oui. Je souhaiterais que chacun parle dans le micro puisqu'on enregistre ce qui est dit. On a tous envie de te poser un certain nombre de questions sur ce livre qui est quand même, qui n'est pas très très facile d'accès. Si je comprends bien ce que tu as dit là, j'ai l'impression que tu es dans ta pratique de psychanalyste assez ouvert vis à vis de cet ouvrage et que tu le penses compatible finalement avec le travail du psychanalyste. Je voudrai savoir si finalement dans la psychanalyse aujourd'hui il y a beaucoup de psychanalystes qui partagent ta position.*

Ce n'est pas une simple question d'opinion. Disons que si vous interrogez des psychanalystes en disant "est-ce que vous vous servez de l'Anti-Oedipe ?", évidemment, la plupart devrait avouer sans doute ne l'avoir pas lu, du moins ceux, la plupart toujours, qui viennent de la psychiatrie et de la médecine. Ce que je voulais dire quand je disais que ce n'était pas incompatible, c'est par exemple que travailler aux *lignes de fuite*, (cette métaphore condensant à mon avis un apport essentiel de l'Anti-Oedipe) c'est ce que pratiquement font ceux qui se risquent aujourd'hui à faire de la psychanalyse. C'était le sens même du travail de Lacan, qui dans les dix quinze derniers années de sa vie a encore accentué son discours dans le même sens que la schizo-analyse quoique dans un tout autre langage, en l'occurrence topologique. Je ne veux pas faire un panorama de l'état de la psychanalyse qui est extrêmement dispersée actuellement, ce qui n'est d'ailleurs pas une mauvaise chose du tout, mais rend un panorama d'ensemble conjectural. Cependant, dans la mouvance de *l'Interassociatif de Psychanalyse* que je connais le mieux, il me semble qu'on est loin du rabattement familialiste que craignent les auteurs de l'Anti-Oedipe.

En prenant les choses par l'autre bout, il est étonnant de constater qu'il y a des moments assez peu nombreux mais très précis où l'Anti-Oedipe apparaît comme une manière de sauver Lacan... D'une certaine manière l'Anti-Oedipe, c'est à la fois une critique féroce de la psychanalyse en tant qu'elle est oedipienne et en même temps c'est une promotion inouïe de la psychanalyse, appelée schizo-analyse, ça dénote un amour fou de la psychanalyse

Pour répondre plus directement à ta question. Il se trouve que j'ai lu l'Anti-Oedipe parce que c'est ma formation et que c'est mon histoire. Mais c'est vrai que ça ne rentre pas dans la formation des analystes en général de lire l'Anti-Oedipe, encore qu'il n'y ait absolument rien qui l'interdise bien entendu. D'ailleurs, Dieu-qui-est-mort en soit loué, il n'y a pas de *programme* de formation donnée, la formation des analystes est une question très très ouverte. Mais je dirai que dans le voisinage de l'association dans

laquelle je travaille, la pratique des analystes de maintenant ne me semble pas du tout être « oedipienne » au sens réducteur où l'Anti-Oedipe le critique.

## L'Oedipe

L'oedipe reste bien entendu déterminant dans l'analyse freudienne mais comme complexe, dans la complexité de ses représentations imaginaires et de ses formalisations structurales, de ses versions tragiques, mythiques, romancées ou logicisées. Ce qui décide de l'usage de référence, c'est l'exigence éthique de la vérité du désir, qui suppose de ne pas simplement accompagner le patient comme on accompagnerait, d'un compagnonnage d'infortune, un errant ou un mourant..

Le psychanalyste est celui qui d'une certaine manière « accompagne » les associations de l'analysant, à savoir ne lui oppose aucun arrêt. Il ne s'agit pas d'arrêter une interprétation, d'arrêter le dire associatif d'une interprétation résolutoire. Paul Ricoeur n'a absolument pas compris ce qui se passe dans la psychanalyse quand il parle d'herméneutique. Mais s'il s'agit d'accompagner un *bateau ivre de clameurs*, c'est selon « *une orientation soutenue des mots vers le centre le plus reculé du silence* »<sup>1</sup> L'accompagner *jusqu'au bout*: non jusqu'à la *fin* de son être, mais jusqu'au *terme* de son enchaînement, *terme* pénultième, qui fait bord à l'indicible ultime. Le psychanalyste accompagne la *déliation du parler* jusqu'à cette zone d'indétermination signifiante qui fait seuil au parlêtre et dont il y a lieu de repérer *l'huissance* énigmatique. C'est un travail, où s'imposent des repères oedipiens, décisifs à certains tournants de la cure, chez le névrosé comme chez le psychotique, quoique à des *régimes* différents.

Mais un repérage n'est pas un codage. L'usage analytique du complexe d'Oedipe n'est pas d'enclosure du champ psychique par quoi un moi adapté trouverait ses aises à jouir de sa parcelle d'existence en toute *propriété* familiale. Ceci définit la réduction à l'américaine de la psychanalyse à l'ego-psychologie. Contre cette normalisation qui la stérilise, la « peste » psychanalytique<sup>2</sup> fait course commune avec le « choléra » schizoanalytique: à chacun « ses machines » comme disent Deleuze et Guattari, ses « branchements machiniques ». Et à chacun ses limites en rapport avec ces machines, et qui font bord à ce *réel* que Deleuze et Guattari *langagent*<sup>3</sup> comme machinique.

## Le réel.

Aller *dans* le réel, jouissance. Ou (re)venir, *du* réel, désir. Jouissance ou désir, question d'éthique. Le désir poussé au bout de sa logique finale, le désir qui s'accomplit comme désir de jouir, s'abîme dans la jouissance, en solution. Mais comme désir, il ne se tient que d'en revenir -Antigone exemplaire, tendue à l'extrême limite d'un pur désir, d'un tel désir de désirer à mort.

On peut illustrer cette dichotomie en relevant un paradoxe apparent dans l'explication freudienne à propos du rêve, de l'articulation du rêve au désir. D'une part le rêve est *réalisation métaphorique* de

---

<sup>1</sup> ...pour emprunter cette magnifique formule à W.BENJAMIN qui ne pensait pourtant pas à la psychanalyse.

<sup>2</sup> Allusion au mot de FREUD quand il est arrivé en Amérique: « Je leur apporte la peste... »

<sup>3</sup> Néologisme qui ramène le substantif au verbal « langager », que j'emprunte à Claude MAILLARD

désirs, dont on peut analyser l'entrelacs des traductions. Mais dit Freud, en même temps le rêve *réalise*, au sens non métaphorique cette fois de le comblé, un désir fondamental qui est le *désir de sommeil*, le rêve étant fondamentalement au service du sommeil. Ce qu'il faut comprendre c'est que ce désir de sommeil n'est pas un désir particulier, qui prendrait le sommeil pour objet. Il est l'expression du fait que tout désir aspire à mettre fin à lui-même. Pas besoin de faire de la psychanalyse d'ailleurs pour s'en aviser, il suffit de lire Descartes qui le dit très bien dans le « Traité des passions »<sup>1</sup>. C'est cette *finalité avec fin* du désir poussé à son comble, qui se réalise dans le sommeil. Et il n'y a pas pour l'humain d'autre indice de ce que *serait* la « jouissance même », que l'approche du sommeil, par lequel comme dit Héraclite, « *l'homme touche au dormant* », qui lui même « *touche à la mort* »<sup>2</sup>.

Lacan ironise dans "Les non-dupes errent" (séminaire de 74) à dire que la jouissance, la jouissance-toute, c'est ce dont bénéficie la bactérie en son enclos, la bactérie ou n'importe quel organisme censé jouir complètement de son corps puisque comme tel il n'en a rien perdu à parler. A ceci près qu'évidemment la bactérie, on imagine mal qu'elle puisse effectivement en jouir, de son usufruit corporel, puisque n'étant en aucun cas comme l'est l'homme « à côté de ses pompes », du même coup il est exclu qu'elle s'en avise: il n'y a pas de: "je jouis". Dès qu'il y a un "je" il y a quelque chose qui est de l'ordre d'une perte de jouissance, d'un « plus-de-jouir ». Il y a certes d'autres jouissances à ce moment là qui viennent à la place, des avatars plus ou moins tordus de la jouissance perdue. Et dans ce registre pulsionnel, ce n'est pas simple. Mais tel est bien l'enjeu éthique de la question: ne pas simplement croire *fuir* le long des *lignes* jusqu'à ce que *toute la lumière soit faite*: « ni le soleil ni la mort ne se regardent en face », écrit G.Bataille.

*-Justement, je trouve que c'est très intéressant la façon dont l'Anti-Oedipe traite le problème de la psychanalyse du sujet dans la mesure où il met en évidence, si vous voulez, la sphère du social, la sphère du politique et la sphère privée, l'ego. Or dans la psychanalyse traditionnelle qui est pratiquée par ailleurs on centre d'avantage sur l'ego si vous voulez. Alors là je me demande dans quelle mesure l'Anti-Oedipe aurait fonctionné actuellement dans une société où le social a perdu toute délimitation, où la géographie du social est ballottée par l'indéfinissable. Je me demande par exemple dans quelle mesure on peut appliquer l'Anti-Oedipe sur une société qui est complètement en doute. Si l'Anti-Oedipe pourrait fonctionner dans une société capitaliste comme par exemple les Etats-Unis*

-Est-ce que la schizo-analyse, vingt-cinq ans après la parution de l'Anti-Oedipe, est pertinente par rapport à notre société actuelle, une société qui comme aux Etats-Unis (dont on peut penser qu'ils en figurent un état « plus avancé »- éventuellement au sens où un *fromage* est *avancé*) tend à faire voler en éclat le cadre familialiste?

---

<sup>1</sup> *Les passions de l'âme*, article 86.

<sup>2</sup> HERACLITE: fragments 26



Si tel est le cas d'une déstructuration de la famille même nucléaire, logiquement la schizo-analyse dont l'acte critique de naissance est manifestement anti-familialiste, est dans son élément dans une telle société défamilialisée. Et l'on sait la passion littéraire de Deleuze pour les écrivains américains, de Melville à Wolfson, et son goût pour les errances sans toit ni loi qui s'y racontent. Par exemple, certaines remarques sur « *la communauté des célibataires* » dans le texte sur *Bartleby*<sup>1</sup> sont particulièrement nettes à cet égard: « *libérer l'homme de la fonction père, l'alliance remplace la filiation,...* ». Alors, si nos sociétés en pleine « dérégulation » de cette fin de siècle et de millénaire s'approchent dans leur réalité de ce fonctionnement « *d'hommes sans particularités* »<sup>(id)</sup> branchés sur des lignes mondialisées de dépersonnalisation, entre flux financiers, touristiques, cybernétiques... alors on peut penser qu'en effet la schizo-analyse non seulement colle à une telle conjoncture mais y supplante forcément la psychanalyse et son souci, sinon de familialisation du moins de structuration.

On objectera à juste titre que ce tableau n'est pas juste: les sociétés les plus « avancées » connaissent un prodigieux « retour du bâton », fomentent les recodages les plus violemment réactifs dans les pires formations sectaires de reterritorisations familiales, nationales, religieuses, ethniques...

Or c'est là que la *machine de guerre* conceptuelle de l'Anti-Oedipe montre toutes ses ressources d'explication du monde actuel: s'y énonce en effet avec toute la force et la netteté d'une étonnante lucidité cette loi qui associe au mouvement de *déterritorialisation* qui fait la puissance dévastatrice (de l'ancien monde) propre au capitalisme, les entreprises forcenées de *reterritorialisation* qui ne s'y opposent que comme le barrage hydroélectrique n'arrête l'eau qu'à en monter la hauteur d'exploitation. Plus ça déterritorialise plus ça reterritorialise. En langage « anti-oedipien »: dans les conditions du « *corps sans organes* » rabattu sur le « *socius* » comme « *capital* », plus on approche « en nature » du processus de déterritorialisation, plus on connaît un « régime » opposé. Loi manifestement vérifiée dans l'Amérique (post)reaganienne, l'Angleterre (post)tatchérienne, ou la France (pré)madelinienne...

C'est même peut-être plus vrai encore qu'ils ne le disent, cette coalescence, cette exclusion inclusive du capitalisme déterritorialisant et de ses réactions hyper-recodantes. Au point qu'il s'avère logiquement indécidable et éthiquement intolérable de choisir entre la loi surmoïque ravivée du Pater familias (et ses variations du chef de bande aux petits *führers* et autres *parrains*), et une « dérégulation » qui abandonne chacun à une sorte d'incestocratie généralisée dans son corps à corps désespéré avec la machine économique. Choix impossible entre les résurgences despotiques de toute sorte et la *Terreur* qu'elles font régner, et l'espèce de folie du marché mondialiste, ce que j'appelle *l'intégrisme économique*, ce que Viviane Forrester décrit en terme *d'horreur de l'économique*<sup>2</sup>.

Ca reviendrait à dire que il n'y aurait pas à *faire* de schizo-analyse, qu'elle serait presque *faite*, toute seule, qu'elle aurait presque trop bien réussi, dans son mouvement de désarrimage des repères que la psychanalyse indexe de « noms-du-père ». Tellement « réussi » que reviennent au premier plan les

---

<sup>1</sup> DELEUZE: « Clinique et critique » p.108

<sup>2</sup> V.FORRESTER: L'horreur économique (Fayard).

réactions les plus familialistes, les reterritorisations les plus strangulantes pas seulement sur d'antiques terres, (résurgences païennes), pas seulement sur du *signifiant despotique* (retour de la Religion), mais aussi sur quelque chose qui est plus spécifique de l'âge capitaliste, un dénudement axiomatique du *corps sans organe* qui pourrait correspondre, à ce que G.Agemben<sup>1</sup> appelle « *la vie nue* » dont l'état d'exception institué dont les camps d'extermination figurent l'insoutenable paradigme...Ce dont l'usage idéologique du terme « *autisme* », comme figure sociale du « *handicap de communication* » est peut-être de nos jours en milieu psy un rejeton symptomatique plutôt effrayant.

Mais ceci nous engagerait dans d'autres considérations.

### **Défaire le familialisme.**

Donc, pour reprendre la question, il me semble que dans l'actuel de notre histoire, *défaire* le familialisme, si c'est de ça dont il s'agit dans l'Anti-Oedipe, il faut le faire oui, bien sur, et d'autant plus que se reconstituent ces territoires surmoïques. Il s'agit bien de déjouer ces « récupérations » de l'errance, de permettre d'aller au-delà de ces métastases imaginaires et de ces arraisonnements institutionnels, et de rendre possible que quelque chose du réel du *nazi* dont j'ai entendu parler hier soir puisse venir faire irruption dans la séance, en bousculer le ronron familialiste, et que tente de s'en repérer l'insoutenable mémoire.

D'un autre côté, il y a à prendre en compte la nature foncièrement erratique dans l'actuel de maints destins qui ont pas ou peu accès au régime de la parole.. En ce sens, ce qui interroge les psychanalystes actuellement, dans leur travail même, c'est l'incidence du politique et du social dans une cure psychanalytique, y compris et surtout dans l'approximation de la demande d'analyse qui la conditionne initialement. Il ne s'agit pas de faire du William Reich mais de *laisser venir* ce qui vient du champ de l'histoire (et de la « géographie » au sens cher à Deleuze), tout en tenant ferme que le travail de la psychanalyse suppose une *époque* du politique, ne connaît d'autre exigence que strictement celle de l'éthique du désir. Simplement prendre acte là où le politique (selon ses coordonnées géo-historiques) vient faire irruption dans la parole, de ses ruptures d'histoire ou de ses failles géographiques .

C'est par là-même, dans son propre souci de travailler aux limites, à ses propres limites, que la psychanalyse en retour intervient selon son éthique dans le champ politique: en tant qu'elle fait résistance au *tout*, à tout ce qui est de l'ordre de la *totalité*. La psychanalyse à mon avis n'a pas d'autres incidences sociales que celle-ci. Son enjeu, c'est, chaque fois que ça se totalise, d'une manière ou d'une autre y compris peut-être le totalitarisme paradoxal d'un *anti-oedipianisme militant*, chaque fois *ménager une entame, ourler les entours d'un trou*. Le dernier Lacan faisait ce qu'il appelait de la *topologie du trou*. On voit que c'est très proche de la schizo-analyse, de ses suivis de ligne de fuite, sauf à marquer les abords de ce trou. Non y plonger, dans le puits de la vérité sans fond, y faire marge.

---

<sup>1</sup> G.AGEM BEN: Homo sacer (Seuil)

Qu'est-ce que ça veut dire ? Que dans le champ de l'analyse, dans le cadre, l'institution; d'une cure analytique, qui est un artifice complet, quand vient quelque chose du dehors, il ne s'agit pas en effet de le rejeter en disant *oh la on sort de la famille*. Mais au contraire de le *laisser venir comme contenu* et de marquer qu'il y a quelque chose qui est irréductible à ce qui est en train de se raconter. Et on l'inscrit comme tel, comme « *l'étranger même* ».

Comme est étranger au langage *ça*, le sexe, le « *sexe non humain* » pour parler comme l'Anti-Oedipe..Ou pour parler comme Lacan, le « *Y' a pas de rapport sexuel* ». Car le "*Y'a pas de rapport sexuel*" lacanien (qui reprend le sexuel freudien en le dégageant de ses accointances avec la sexualité biologiquement objectivée), c'est à mon avis la même chose que « *le sexe non humain* »deleuzien. C'est la même chose et pas la même chose. C'est la même chose parce que ça désigne le même point, le même point de fuite, le même point de savoir. Mais en disant « *Y'a pas de rapport sexuel* », Lacan écrit -jusque dans la syntaxe fautive- *le ratage* même de l'empire signifiant sur le réel du sexe, il marque qu'il y a une béance irréductible, que le réel est de « l'ordre » de l'impossible. Le fonctionnement conceptuel de l'Anti-Oedipe suppose au contraire un lieu au réel, construit une consistance propre où s'opère le processus qu'on accompagne, le processus schizophrénique En construit un *plan de consistance* là où la psychanalyse rencontre l'impraticable d'un trou.

... ..

Ou voulais-je en venir? ...J'ai perdu, j'ai un « trou »...C'est cela.

Inutile dans ce cas là d'insister: manqué l'acte ne se retrouve pas à en suivre le manque. Mais à s'en détourner. Faire un tour, ourler le trou, à y revenir d'un autre bord. Association dite libre: pas sans hiatus.

### **Ban-lieues « schizophrénisées »?**

Alors repartons de ceci par exemple, de ce point de butée auquel se heurte la pratique de la psychanalyse comme telle, le phénomène des gens qui sont effectivement "schizophrénisés" dans les banlieues -ces *lieux* où certains seraient mis « *au ban* »<sup>1</sup>. Entre guillemets, "*schizophrénisés*", pour imager la distance, au moins apparente, avec le familialisme et avec la réduction des problèmes au « sale petit secret », par leur rupture du lien filiatif, voire la brisure de mémoire qui les *erratisent*, et à l'occasion les *hainifie*...

Il serait question avec eux non pas en effet de se (re)familiariser ce qui en revient toujours, comme l'écrit Nietzsche, à « *ramener l'étranger au connu, à l'habituel, au familier* »<sup>2</sup>, mais d'arriver à faire ce que la famille a pu contribuer à faire, mais qu'il faut effectivement trouver d'autres manières de faire: qu'il y ait une place de vérité pour une parole possible.

---

<sup>1</sup> Ce jeu sur les mots est, faut-il le préciser, loin d'être gratuit dans l'usage qu'en fait G.AGEMBEN dans Homo Sacer.

<sup>2</sup> NIETZSCHE Le Gai savoir 355)

Un exemple. C'était au cercle Gramsci à Limoges il y a quelques mois, une conférence de Didier Lapeyronnie venu parler de ces émissions dites *interactives* sur des radios comme Fun radio. Il entendait montrer qu'il pouvait se passer des tas de choses à ces émissions, que les auditeurs pouvaient parler en toute liberté, sans redouter *d'être interprétés*. Il y a certainement de ça, mais jusqu'à quel point? La libre expression lui semblait atteindre le comble de l'interactivité et de quelque chose comme une libération de la parole, dans cet acmé du jeu de langage radiophonique: quand tout le monde peut avoir l'impression de « *bidonner* » tout le monde. C'était le terme qu'il employait, le terme qui sans doute a cours dans ces circonstances mêmes, et qui veut dire une espèce de jeu total dans lequel les gens atteindraient une telle liberté d'expression qu'ils pourraient tout dire en toute impunité, dans la plus grande permissivité ou licence.

Dire tout...ou n'importe quoi? Jouer à pouvoir « dire tout ce qu'on veut », si on en bénéficie au premier abord de ne pas être pris d'emblée dans une grille interprétative, qu'elle soit familialiste ou autre, c'est ici au prix de la plus grande *indifférence*, au prix que ça n'ait plus aucune importance parce qu'on réalité on ne parle plus. Car *on ne parle qu'à être entendu*, on ne parle qu'à l'adresse d'un lieu d'où cette parole puisse être plus ou moins renvoyée. Il y a certes des renvois qui ferment, qui bloquent, par interprétation abusive, absolument tout ce qui dit. Mais la parole s'abolit encore plus sûrement dans le tourbillon de bruits qui la broient. Ce que produit la machine médiatique à son régime comble, même et surtout renommé « interactif ». Alors, s'il *se passe quelque chose* à ce niveau là, faute d'un minimum d'écoute qui ferait qu'on aurait parlé, c'est une prise de pouvoir par certains, la mise en place d'appareils de pouvoir subreptices, singulièrement commerciaux.

Pour prendre un exemple allant dans le même sens, à propos d'émissions-télé cette fois. Je ne regarde pas la télé, je ne l'ai plus, j'ai *fui* la télé depuis des années, et si c'est révolutionnaire de fuir parfois, comme disent Deleuze et Guattari, alors je fais sur ce point une révolution permanente. Mais on m'a rapporté qu'il y a actuellement, paraît-il des organisateurs, avant des émissions de jeux en public, des « chefs de claque » (comme dans les cabales d'autrefois au théâtre, sauf que si cabale il y a c'est de « tout le monde » contre « tout le monde ») qui font répéter les rires avant l'émission, qui apprennent au public présent à quel rythme il faudra glousser ... On voit bien comment cette pratique des rires programmés, ça introduit un pur jeu, pas ludique du tout, qui entraîne les gens dans une mécanique folle, comme on parle d'aller « en roue libre ». Je me demande ce qui fait que des gens s'y prêtent... Est-ce qu'on peut dire qu'ils *rient*? Comme les autres qui « bidonnent » à la radio, est-ce qu'on peut dire qu'ils *parlent* ?

Lorsque on est pris dans ce jeu absolu où *tout le monde bidonne tout le monde*, ou cet autre où *tout le monde se bidonne en cadence*, sont touchés *le fait même de parler* au point d'entendre qui le conditionne, et *le fait même de rire* au pli du sous-entendre qui en fait le ressort.

Le phénomène se généralise, d'ailleurs, dans cette façon qu'ont les médias de répandre le rire comme un nouvel impératif catégorique et indissociablement un bruit de fond permanent. Depuis Coluche et Desproges, l'humour qui pensait s'est éperdu dans la dérision généralisée qui rend toutes choses

équivalentes à rien. On peut tout dire dans ce contexte, rien n'est dit. Rire et parole confisquées par épandage sur les ondes. Dernier avatar de ce que Umberto Eco décrivait déjà il y a vingt ans comme *la guerre du faux* ?<sup>1</sup>

### Question du père.

L'enjeu dans cette ambiance, c'est ce que j'appelle *ménager une place pour le vrai*. Ça répond un petit peu à votre question. Car si l'ambiance est celle-ci effectivement il y a urgence non pas de schizophréniser au sens de Deleuze et Guattari parce que là c'est dans la réalité, d'une certaine manière, mais d'ourler un bord à ce maelström. C'est là qu'on peut parler du père, de la fonction père. Face à l'appel de Deleuze anti-oedipien à (se) construire des « machines célibataires », la psychanalyse (et c'est là ligne de partage décisive), tient à la *question* du père. Ce qui insiste de l'Oedipe par devers toutes ses variations, l'invariant psychanalytique que la psychanalyse ne saurait abandonner sans cesser d'être, c'est cette référence à ce lieu dit nom-du-père d'où *inter-vient* le pas-de-côté initial dont s'amorce seul le « mouvement pour dire ».

L'Anti-Oedipe a heureusement contribué à mettre en question le recours imaginaire facile à des figures personnifiées du père de famille, et au delà à mettre aussi en cause la référence trop systématique au père symbolique de la structure. Ce qui compte pour la psychanalyse, ce n'est pas telle ou telle fictionnement du père, dont chacun avance effectivement sa version, c'est qu'il insiste précisément comme *question*, en ce que cette question du père est ce qui fait répons à l'énigme du féminin, dont se dénoue l'emprise à la mère. Ce père n'est autre que *ce qui fait question*, lui dont le sort se définit d'être « *celui dont on n'est pas sûr* ». Ce n'est pas un hasard si Lacan a en 1963 entamé un séminaire qui s'appelait "Le nom du père" mais qu'il ne l'a tenu qu'une séance et l'a interrompu. Seul séminaire inachevé. Repris toutefois quatorze années plus tard, en 1974, au prix d'une déformation d'écriture emblématique: "*les non-dupes errent*"<sup>2</sup>. Cette pluralité des noms du père ne signifient pas simplement qu'il y aurait plusieurs nominations du père, mais plus radicalement qu'il y a quelque chose comme une référence au père, qui est éclatée, dispersée, fragmentaire, schizée dirait Deleuze et Guattari, mais qui précisément est à construire *dans tous ses éclats*: non totalisable mais pas davantage réductible à rien. On est peut-être effectivement à une période dans laquelle il n'y a plus de référence à une place caractérisée d'un Nom-du-père inscrit au firmament, à un Dieu même mort mais encore un (sans être), càd situant une place, même désertée, comme *une*. Mis en cause, sa *question* reste d'autant plus prégnante. Et les Noms-du-père vectorisent une manière de marquer la place de ce qui permet de dire *non* à ce que *soixantouite* en son langage fou taguait sur les murs: "*on veut tout, jouir de tout, tout de suite*".

Un *non* qui ne se ramène pas à un renoncement moral, certes toujours possible. Mais qui se *martèle pas à pas* entre le totalitarisme qu'on reconnaît bien de se référer frontalement à tel signifiant

---

<sup>1</sup> Titre d'un recueil d'articles de Umberto ECO paru en français il y a une quinzaine d'années.

<sup>2</sup> Séminaire de LACAN non publié, disponible en transcription ronéotée comme la plupart des séminaires, que J.A.MILLER, légataire des oeuvres, tarde à rendre disponibles en édition publique.

d'érection, et un autre totalitarisme tellement plus enveloppant que j'appellerais volontiers, en en important l'usage du champ religieux, *intégrisme*, pour l'appliquer à la machine capitaliste elle-même qui actuellement fonctionne à l'opposé du père tout puissant, disons (pour donner une image, ce n'est qu'une image), du côté d'une *mère absolue*. Mais ça revient au même d'une certaine manière.

Il n'y a de père qu'en question dans sa fonction et de mère qu'en rupture de sa présence. Et ils ne sont tels que l'un de l'autre, que du hiatus qui les rapporte à les écarter. L'important n'est ni de dire "papa-maman", ni de favoriser ou le père ou la mère, d'opter pour l'un ou l'autre. C'est de tenir sans faillir quelque chose d'une faille dans l'univers.

*-Je voudrais revenir sur l'idée d'intégrisme économique, vous venez de finir là-dessus justement. Je m'interroge sur le mot, parce que vous avez dit ce serait une mère et ...*

*-J'ai pris des précautions, c'était pour faire image....*

*...Je le comprends mais justement, la différence avec un intégrisme religieux, c'est que cette domination économique n'a pas de parole. Et ça c'est la différence majeure. Je ne sais pas si le mot intégrisme convient pour le ...*

Le mot, je n'y tiens pas. Je l'ai importé, je l'ai déplacé, effectivement, en faisant un tour de rhétorique parce que je me disais, le mot *intégrisme* surgit à notre époque, surgit pour nommer des recodages forcenés, des reterritorialisations manifestement très classiques au fond, rabattement religieux sur le « signifiant despotique » ou écrasement ethnique sur « *la terre qui ne se meut pas* »<sup>1</sup>. Mais je me dis que ce mot nouveau d'« intégrisme », s'il a été appliqué à ces vieilles choses, est pourtant un mot neuf, et qu'il doit donc emporter quelque chose d'actuel. Et je fais comme s'il y avait eu un déplacement, une projection, du sens nouveau sur les formations anciennes, barbares ou sauvages mais relues dans les conditions de la « civilisation » c-à-d de son *malaise*<sup>2</sup>. Recodages s'effectuant dans les conditions fort nouvelles d'un ultra-libéralisme qui leur confère quelque chose de son propre extrémisme en miroir. Alors, comme rendant aux *césars* ce qui revient à *César*, je retourne le mot « intégrisme » à l'expéditeur, le mot nouveau à la « chose nouvelle », la nomination d'un totalitarisme à celle de la « globalisation » économique, le mot « intégrisme » à *l'économisme intégral*. Analyse sémantique, qui n'est pas psychanalytique bien sûr, un jeu de langage, de « rhétorique spéculative »<sup>3</sup>.

---

<sup>1</sup> « *L'Arche-originnaire Terre ne se meut pas* »: titre d'un petit texte de HUSSERL écrit à un moment crucial de l'Histoire, entre le 7 mai et le 9 Mai 1934, un an après la prise du « rectorat » de HEIDEGGER, et un an avant que HUSSERL prononce, le 7 Mai 1935 « *La crise de l'humanité européenne et la philosophie* ». Texte étonnant « qu'on trouvera un peu fort, tout simplement fou » comme le suppose Husserl lui-même dans son texte. Recherche sur « l'origine phénoménologique de la spatialité de la nature » dont il faudrait pourvoir mesurer l'extrême *risque* que prend le père de la phénoménologie pour affronter son peu redevable élève HEIDEGGER sur ce terrain miné de l'originnaire Terre...

<sup>2</sup> FREUD: Malaise dans la civilisation.

<sup>3</sup> Concept emprunté à Pascal QUIGNARD qui en fait le titre d'un des derniers ouvrages: *Rhétorique Spéculative*.

Ceci dit, quelque soit le mot, l'important c'est de voir que ce que je nomme l'intégrisme économique est en effet exactement l'inverse de l'intégrisme religieux. Et ce que vous dites me paraît extrêmement important, c'est peut-être ça l'essentiel de ce que je voulais dire. *Effectivement il n'y a pas de parole qui porte l'horreur économique.* D'ailleurs si vous lisez le bouquin de Viviane Forrester, "*L'horreur économique*", c'est magnifiquement dit: la mondialisation s'est installée dans un silence inouï, avec cette violence du calme qui installe les choses toujours déjà comme des faits accomplis et acceptés. Ca s'est imposé sans paroles et comme à l'avance. Là est l'horreur, précisément. Que le discours sans parole du capitaliste<sup>1</sup> ait imposé *sans histoire(s)* sa forcenée logique du *toujours plus*.

Or, qu'il n'y ait pas de parole qui signale l'horreur machinique de l'économique (aucune « parole » d'ailleurs, jamais, n'étant *économique*, dans aucun sens du terme) c'est précisément pourquoi ce qui parle à la place, en l'occurrence vocifère et en apparence contre, tout contre elle, ce sont les bruyants intégrismes religieux ou nationalistes. C'est précisément pour *assigner* ce mutisme fondamentaliste de la « postmodernité » à *comparaître* devant une parole que je le nomme contre violemment *intégrisme*..

*-Mais du coup on n'est pas en face, on est dedans. C'est ça le problème*

-Tout-à-fait. Oui oui. On est dedans -sans dehors, sans alternative. Ce que dénonce Ignacio Ramonet comme « la pensée unique »<sup>2</sup>. Précisément, ça irait du côté de la mère, cette image de la mère mythique que j'ai évoquée.

Soyons précis: la « Mère-originale », la Mère-Terre primordiale, La langue Mère originale, ça *n'ex-siste* pas, ce n'est pas *une mère*. C'est ce que Freud nomme mythiquement la « Chose », Das Ding. Cette Chose-Mère primordiale, cette « *Chaosmose* » peut-être<sup>3</sup>, si ça n'ex-siste pas (en dehors du discours fasciste), c'est justement que c'est l'enveloppement même, qu'on est dedans, qu'il n'y a pas de dehors, même ce dehors « interne » que serait un trou dans la structure, un raté dans l'assignation domestique des femmes. En ce temps d'avant toutes choses, là manquerait le moindre Nom-du-Père.

Qu'est-ce, au minimum, qu'un Nom-du-Père? C'est un hiatus en acte, c'est un « *autrepart* » qui fait qu'advient une mère, de laisser se détourner un laps de temps son regard qui enveloppait l'enfant, de laisser interrompre la musique continue de sa voix sonosphère

On est dans le mythe lorsqu'on raconte ce qui se passe du côté du nourrisson, c'est le prix de tout récit des origines, mais racontons: quand « la » mère laisse *séduire* son regard, ne serait-ce qu'un clin d'oeil, elle situe quelque chose comme un hiatus dans l'univers qu'on peut appeler le père. Ou, dans le

---

<sup>1</sup> Le *Discours du capitaliste* est une expression forgée par LACAN au titre d'un « cinquième discours », en complément de sa théorie des « quatre discours » (du Maître, de l'Hystérique, Universitaire, et de l'Analyste).

<sup>2</sup> Ignacio RAMONET, directeur du Monde diplomatique a forgé ce concept début 1995 pour rendre compte de l'emprise totalitaire du discours économiste libéral qui s'était imposé insidieusement dans les dix dernières années au point de rendre inconcevable la moindre pensée dissidente. L'expression a eu une certaine fortune médiatique depuis, y compris à être dévoyée et retournée de son sens par exemple par Balladur lors de la campagne présidentielle.

<sup>3</sup> Néologisme dont Félix GUATTARI fait un de ses derniers titres.

registre de la vocalité, sachant que les enfants avant de naître entendent le bruissement de la langue-corps maternelle comme un bruit de fond de l'univers, dans la mesure où rompant ce chant-sirène, rebroussant cette mélodie mère, se produit le hiatus d'un blanc de voix, de ce fait même que quelque chose fasse interruption, parce qu'elle écoute quelqu'un *d'autre*, alors s'en situe du père, un « bout de père ». C'est cette fonction de *faire hiatus* qui rend possible qu'un (ne) reste pas tout pris dedans, dedans la « Chosemère »..

Remarquez qu'en racontant ainsi la formation des mondes, je ne fais pas de la psychanalyse, je métaphorise joyeusement, ce qui peut être scabreux. Là doit jouer encore la fonction de la limite au discours psychanalytique. Par exemple Gérard Miller, quand il va sur les ondes parler au nom de la psychanalyse, sans doute sait-il très bien ce qu'il dit, mais il n'est pas psychanalyste parce qu'il oublie que la psychanalyse n'a rien à dire sur le monde. Comme analysant, oui il peut dire tout ce qu'il veut, c'est souvent intéressant, on peut supposer que quelqu'un qui a fait une analyse, non seulement ça ne l'empêche pas de parler sur autre chose mais au contraire ça lui permet peut-être d'en parler un petit peu autrement. Mais il y a supercherie à se présenter alors comme psychanalyste.

*-Du coup, par exemple, parler "d'horreur économique", je ne comprends pas l'expression de Viviane Forrester, si ce n'est dans ses effets bien sûr. On peut parler d'horreur nazie, on peut parler de l'horreur stalinienne, mais l'horreur économique, je ne vois pas le sens où alors ça veut dire qu'il y aurait quelque chose de profond et de calculé...*

Encore un terme à jouer. Je le trouve adéquat au contraire. Pourquoi ? D'abord parce que quand j'entends *horreur*, je suis renvoyé à un usage qu'en fait Freud dans "Totem et Tabou", *l'horreur de l'inceste*. *L'horreur* ce n'est pas la *terreur*. Je parlerai *d'horreur nazie*, mais de *terreur stalinienne*. La terreur, pour parler en termes de Deleuze et Guattari, je la réfère au signifiant despotique. La terreur situe un sujet comme suspect, suspecte le sujet (*qui tu es?*) par rapport à une loi, qu'on plie aux pires outrages, voire réinvente de toutes pièces à conviction s'il le faut, mais qui du moins se pose, et s'explicite. La terreur opère au NOM de la loi, de quelque chose comme une loi. Les simulacres de procès staliniens exigent encore des aveux

L'horreur, comme vous le dites est quelque chose qui vous enveloppe de partout, qui n'est pas dite, pas énoncée, qui n'est pas de l'ordre de la loi mais plutôt du fonctionnement silencieux selon les règles, règles du jeu purement techniques, qui n'ont pas même cette *force de loi*<sup>1</sup> qui porte un sujet à précisément s'y assujettir, puisqu'elles norment directement la machine.. C'est pourquoi l'empire des règles se présente paradoxalement comme *déréglementation*. Si on parle de « loi du marché », c'est par antiphrase, à l'instar de la « loi du plus fort » qui comme l'a démontré Rousseau, ne tient pas comme loi, est une nomination trompeuse.

---

<sup>1</sup> DERRIDA: Force de loi (Galilée)



L'horreur (dans la civilisation) se distingue de la terreur (barbare) et de la cruauté (sauvage). L'horreur n'est pas dans la nature, elle n'est pas du vide, mais du plein, quand il n'y a nul *ailleurs*, qu'on y est sans retenue, exclu de l'intérieur, sans rémission.

Je ne craindrai pas de parler, comme vous d'horreur nazie. Le *nazisme a réalisé l'horreur*. On est quand même 60 ans après, et on voit bien qu'on *est toujours dedans*, que « le pire ayant lieu », ce *désastre* comme dit Blanchot<sup>1</sup>, on n'en est pas sorti. Il n'y a pas eu de traité de paix à ce qui n'est pas qu'une « deuxième guerre mondiale ». Cinquante ans après, il y a des retours très ambivalents, à la fois retour de mémoire, et réitération trouble de ce qu'on croyait éradiqué.. Même si le nazisme a pris les biais d'une terreur étatique, terreur de l'Etat total, il y a cette mécanique d'extermination mutique qui la rapproche en miroir de ce qu'il en est de l'ultra libéralisme économique et sa mécanique d'extermination *sur place* des « sans travail » qui *horrifie la réalité*.

L'horreur nazie s'est *servie* de la *Terreur* d'Etat. Elle a aussi exhumé des « dieux obscurs » d'une sauvage *cruauté*. Pourtant on sait très bien qu'il ne suffit pas de dire que le nazisme est une barbarie d'autrefois encore moins une sauvagerie. Ce qui caractérise le nazisme c'est ça bien sûr, mais il est de notre époque, celle de la « civilisation », du discours de la science et du fonctionnement le plus techniquement maîtrisé. Le nazisme nous revient du coeur même de la modernité, ce qu'on appelle la modernité. Et c'est le capitalisme. On pourrait reprendre tout ça en analysant "La liste de Schindler », le film de Spielberg, càd écrit maintenant et par un américain. Il en ressort manifestement que le capitalisme le plus « sauvage » càd obéissant à sa seule « loi », celle du gain immédiat, a pu combattre la « barbarie » nazie, et *sauver* des milliers de juifs. Le capitalisme contre le nazisme, *tout contre*, tellement tout contre, qu'il trouve de la main d'oeuvre exploitable dans les pires circonstances. Que cette embauche se trouve à un moment contrecarrer partiellement la folie exterminatrice nazie, c'est un *fait*, qui ne peut prendre un semblant de consistance éthique que par l'artifice à la fin du film d'un retour de christianisme tardif chez l'entrepreneur qui transmue ainsi miraculeusement ses valeurs marchandes en valeurs morales, convertit son capital en *moraline*, et légitime ainsi après coup par une identification quasi christique la *contingence* première de l'effet « sauveur » de son entreprise. La preuve de ce cynisme de conversion est assénée dans cette scène ignoble vers la fin où notre « héros » faisant le compte de ceux qu'il a sauvés, 4 000 et quelques, s'avise de sa grosse voiture où il s'apprête à monter, et pris de remords comptable, calcule que s'il s'était débarrassé de cet objet, il aurait pu sauver un ou deux de plus de ces gens qui viennent d'acclamer son exploit...

Le pire est que sans doute Spielberg qui est juif mais « américain » ne peut se rendre compte de l'ignominie de l'argument, et trouve certainement que ce raisonnement comptable est garant d'une haute moralité et vecteur efficace d'une juste politique. N'est-il pas naturel qu'un patron pense à licencier des salariés « en trop » avant de songer à se débarrasser de sa grosse voiture de fonction? Alors, qu'un

---

<sup>1</sup> BLANCHOT: L'écriture du désastre (Gallimard)

Schindler puisse envisager -même si c'est après, trop tard!- qu'il aurait pu, voire dû, échanger sa voiture contre une ou deux vies humaines, c'est en effet la manifestation d'un exploit moral inouï!

Dans les conditions technologiques actuelles du capitalisme qui trouve un *surplus* de main d'oeuvre mondiale à exploiter, et donc en condamne structurellement une masse grandissante au rejet, à l'exclusion et à une sorte d'extermination « blanche », les Schindler garderont pour l'heure caritative du dimanche matin leur souci de sauver des emplois et les moyens de vivre qui vont avec. Voici pour le mot horreur...

-(*Inaudible*)

-Ignominie ?..Mais horreur va plus loin qu'ignominie je pense.

*(Inaudible)... il semble qu'il y ait une différence dans les appréciations que porte Gilles Deleuze sur la psychanalyse et sur la psychiatrie. Là je voudrais bien comprendre. Il me semble qu'il y a une différence d'analyse et de regard.*

Les auteurs de *l'Anti-Oedipe* disent à plusieurs reprises qu'ils veulent faire une « psychiatrie matérialiste ». Il y a un jeu des termes, un effet de déplacement des termes, qui ne sont jamais absolument fixés. Ils n'ont pas peur d'utiliser un terme puis de le retourner. Je crois que quand ils parlent de psychiatrie, ils revendiquent ce terme pour marquer le primat qu'ils accordent au schizophrène par rapport au névrosé, puisqu'il se trouve que le premier est traditionnellement du ressort de la psychiatrie. Guattari lui-même était dans un lieu, la clinique de La Borde, qui est un lieu référé à l'exercice psychiatrique Je ne sais pas si c'est la question ?

*En écoutant l'abécédaire par exemple, on s'aperçoit qu'il accepte très bien le fait de se soigner, de prendre des médicaments etc., on a l'impression qu'il y a une critique plus vive finalement de la psychanalyse que de l'approche psychiatrique dans laquelle on peut se soigner par le biais d'un traitement médicamenteux.*

### **Psychiatrie matérialiste.**

Oui, il y a peut-être une ambiguïté effectivement. Je pense que nos *schizo-analystes* ont besoin de parler de psychiatrie pour opposer le matérialiste à l'idéaliste. Il serait ici intéressant de réfléchir à ce que veut dire ici chez Deleuze et Guattari *matérialiste*, cette recherche du matérialisme. Il serait en outre intéressant de se demander à ce propos dans quelle mesure *la psychanalyse est matérialiste*: pas dans un sens physicaliste mais en un tout autre sens, un matérialisme langagier, une théorie de la « matière signifiante », jusqu'à soutenir une philosophie de la psychanalyse monstrueuse du point de vue kantien, un « matérialisme transcendantal »...Mais laissons là ce jeu épistémologique. Retenons que s'ils parlent

dans l'Anti-Oedipe de psychiatrie, c'est pour revendiquer une psychiatrie *matérialiste*. Pas matérialiste au sens biologique, d'ailleurs. La référence scientifique du matérialisme psychiatrique de l'Anti-oedipe, qui vaut au moins (peut-être plus) comme analogie, ce n'est pas la biologie, c'est plus fondamentalement la physique. La langage du matérialisme « psychiatrique » est ici plus physicaliste que biologique.

Ce qui l'oppose à une tendance, dominante en particulier de nos jours, de la psychiatrie courante qui fait un retour famélique du côté de l'organique, du biologique: le bio-pouvoir est (re)devenu extrêmement fort, en particulier à travers la question de l'autisme, l'usage du concept d'autisme. Dans un des derniers numéros de « *La Recherche* » qui s'appelle "*Voir dans le cerveau*"<sup>1</sup>, s'impose un discours univoque qui n'a de cesse de chercher absolument -et de déclarer être sur le point d'avoir trouvé- des virus, ou des gènes de la schizophrénie, de l'autisme, de la « dépression », et pour quoi pas de la dyslexie ou de la violence chez les banlieusards.. ramener absolument tout ce que les grands psychiatres de la tradition s'attachaient à décrire en termes cliniques, à de strictes maladies. Il y aurait un travail d'analyse serrée à faire de ces numéros de "Recherche", des discours qui en tissent le semblant scientifique, enveloppant l'absence de toute vraie découverte dans une rhétorique qui laisse à penser *qu'on n'y est pas encore tout-à-fait mais ça ne va pas tarder, d'ailleurs c'est fait demain*: « l'autisme ou la schizophrénie, c'est réductible à l'organique ».

Ce n'est pas en ce sens là qu'à l'époque *l'Anti-Oedipe* revendiquait la psychiatrie matérialiste. S'ils écrivaient ça maintenant, dans les conditions actuelles du biologisme dominant mondialement la psychiatrie, ils ne le diraient certainement pas de la même manière. Quand Guattari parlait de psychiatrie matérialiste, son matérialisme faisait davantage allusion à ce que ça pouvait vouloir dire dans la tradition philosophique d'une part et d'autre part à ce que le signifiant de *matérialisme historique*, marxiste, peut suggérer de subversion. Il ne s'agissait certainement pas de ramener ça à l'organique. Certes dans la clinique, à La Borde où j'étais, il y avait un certain usage de médicaments et même d'électrochocs et de cures d'insuline. J'y participais. Ca faisait partie des contradictions, c'est vrai. C'est un autre aspect, qui n'est d'ailleurs pas vraiment théorisé, même s'il est reconnu.

Bref, je ne réponds pas à ta question vraiment. Parce que je ne sais pas y répondre. C'est une question qui reste en suspens. Disons que la *schizo-analyse* voulait se situer à la fois par opposition à la psychiatrie et à la psychanalyse en les jouant l'un contre l'autre, d'une façon polémique (au sens de Bachelard). On peut parler aussi d'un style nietzschéen de démarquer contamment la schizoanalyse qui s'invente, de l'une et l'autre: jouer la psychiatrie matérialiste contre la psychanalyse familialiste, mais jouer aussi l'entendement psychanalytique contre l'organicisme psychiatrique et la pratique asilaire. C'est contre ce dernier aspect de la psychiatrie que la clinique de La Borde, la « psychothérapie institutionnelle », essayait surtout de lutter, en instituant un lieu ouvert. Il n'y a aucun mur, c'est un grand parc, les schizo se baladent parfois au bistrot du village à côté. Ouvert surtout en ce que les « pensionnaires » participent à l'organisation de leur vie, et que sans cesse se prennent des initiatives pour

---

<sup>1</sup>La Recherche n° 289, juillet-août 96- voir aussi maints articles dans d'autres numéros...

que l'institution, le fait même d'institution, soit toujours en mouvement, toujours interrogé, qu'elle ne se referme pas. C'était ça la pratique de La Borde, plus ou moins. Ca n'empêchait pas de faire prendre des cachets..

### **De la schizophrénie à l'autisme.**

Ceci dit, un mot sur *l'autisme et la schizophrénie*, puisqu'on en est venu là par le biais de la psychiatrie. Dans *schizo-analyse*, il y a *schizophrène*. Dans les années 70, le signifiant *schizophrène* était à la mode dans certains discours autour de la folie. Ce ne sont pas d'abord Deleuze et Guattari qui en ont répandu l'usage. Déjà dans le discours de « l'antipsychiatrie » de Cooper ou de Laing, le terme de *schizophrène* prenait une valeur exemplaire. Deleuze et Guattari radicalisent cette élection clinique en suivant la *ligne de fuite* schizophrénique sans aucune réserve, en faisant du *schizophrène* -non arrêté dans son élan- le paradigme par excellence d'une positivité totale du désir. Nous avons discuté auparavant cette thèse, mais ce qui est indiscutable, c'est que la figure élective du *schizophrène* pouvait prêter à une telle fiction théorique de mouvement désirant sans limites, alimenter de sa clinique plus ou moins imaginaire l'idée d'une folie créatrice, ou du moins productrice. Je ne parle pas de vérité clinique, mais de vérité symbolique: à travers la figure du *schizophrène* s'affirme la propension d'une époque à rêver de flux, de changement, de *devenir*.

De nos jours, années 80, années 90 surtout, ce qui est au premier plan, ce qui est devenu un terme idéologiquement dominant, c'est celui d'*autisme*. Signe des temps! Non seulement là où on disait *schizophrène*, on dit souvent maintenant *autisme*, mais son emploi se généralise et permet d'étiqueter des gens qu'on n'aurait pas même dit psychotiques il y a dix, quinze ans ou vingt ans. D'où ces films grand-public qui présentent des « originaux » comme autistes. D'où ces gens qui écrivent des bouquins avec des titres du genre de celui de Donna Williams: « *J'étais autiste* »...

Ce qui m'importe ici n'est pas de rentrer dans une enquête clinique, surtout pour la réduire à une discussion nosographique: il n'y a rien de choquant à dire *autistes*, pour repérer leur souffrance, ou plutôt leur *douleur*, spécifique, des gens qui semblent se porter aux limites du sujet humain, au seuil de la parole. De nombreux psychanalystes qui travaillent avec eux nomment ainsi, faute de mieux, ces sujets au bord de la parole mais pas hors langage, qu'on doit peut-être distinguer des psychotiques au sens courant du terme., si on réserve le terme *d'autiste* non pas à cet usage social que j'ai dit mais au repérage de certains parlêtres, ces sujets « à la porte du parler », qui sont pris dans le langage, à l'aurore du langage, mais tellement sous le coup justement de l'effraction première du signifiant, qu'ils n'arrivent pas à s'en remettre. S'en remettre à parler. C'est une façon imagée de le dire, pour dessiner cette place intenable, ce simple seuil. Le *psychotique*, figure clinique du « fou classique » étant quelqu'un qui tout de même est arrivé plus ou moins à parler quoique, quelque part, l'édifice se révèle à l'occasion fragile, une clé de voûte prête à s'effondrer.

Mais ce serait une autre question, une question clinique. Ce que nous questionnons ici, ce sont ce que R.Abibon<sup>1</sup> appelle « *les figures sociales de l'autisme* », c'est l'usage abusif foncièrement politique (au sens où *politique* se rabat sur *police*<sup>2</sup>) et qui fait symptôme social, de cet étiquetage enraciné dans une clinique psychiatrique,.

Qu'est-ce que l'autisme selon la psychiatrie ? Ce n'est pas compliqué. C'est quelqu'un qui a des déficits de communication. C'est dit en toutes lettres dans les manuels de psychiatrie qui font loi maintenant, dans le DMS 3 et 4, qui viennent des Etats-Unis là encore. Autant dire qu'à la lettre on est tous « autistes ». Et heureusement! Quels sortes de « *vases* » deviendrions-nous si au lieu de parler *entre* nous, on était intégralement *communiquants*? Donc l'autisme est un déficit de communication. C'est un handicap. Sur ce diagnostic d'un déficit objectivé, et dans l'ignorance totale de leur statut de parlêtre (même et surtout s'ils ne parlent pas), se fondent d'ailleurs toutes ces pratiques de dressage, de forçage des comportements, dont des associations comme Autisme-France se font les prosélytes passionnés.

Déficit de communication. Comme si le terme autisme venait marquer effectivement en terme de *déficit* de communication ce dont nous sommes alors tous menacés a priori, tous *suspectables* un jour ou l'autre, au regard de cette injonction, de cet impératif fondamental: *communiquez sinon...* (sur le modèle d'une série de dessins de Charb dans Charlie-Hebdo, "Consommez sinon..."). Nous sommes tous sommés de communiquer.

Or, la communication ce n'est pas la parole, c'est le contraire. On ne parle précisément que parce que tout ne communique pas. Ce qui communique, ce sont par exemple des vases: on perce le fond de chacun et on met un tuyau qui les relie, et ça passe intégralement de l'un à l'autre, jusqu'à mettre tout le monde au même niveau, ou plutôt les rendre indiscernables: un seul grand vase à tuyaux interconnectés, un réseau *internettoyé* de toute réserve. Parler ce n'est pas communiquer, c'est au contraire opérer une certaine interruption dans le transvasement intégral.

La *communication* c'est un des deux ou trois maîtres-mots de notre époque. Elle est directement liée à l'épinglage de l'autisme, défini comme son déficit. Deleuze et Guattari utilisaient le terme de schizophrène pour désigner un *processus*. L'autisme comme entité psychiatrique et figure sociale nomme un *handicap*, un déficit, un moindre-être. Un bouchon dans la circulation absolue qui serait la communication et sa norme idéale d'absolue *transparence*. *Trans-parents*: à travers les parents, invisibles ou cassés comme du verre. Comble de l'anti-oedipianisme: l'orphelignage anoedipien!. Communiquez, allez donc à la télé faire ces jeux. Interactivez-vous, internettez-vous les uns les autres...

L'autisme comme figure sociale nous est diagnostiqué comme le caillot de sang dans l'artère du progrès. Le camion renversé sur l'autoroute. Le caillou dans l'uretère...Gravier d'achoppement à l'impératif mondial:"Communique". Puisque ça se définit très scientifiquement comme défaillance dans la communication. L'autisme à l'époque de Guattari aurait décrit *l'arrêt* du processus schizophrénique dans

---

<sup>1</sup> R.ABIBON: psychanalyste travaillant à l'hôpital de Saint Vaury avec des « autistes » adultes, et qui élabore une clinique de ces patients en même temps qu'une critique de ces « figures sociales » qui abusent du terme...Ouvrage à paraître.

<sup>2</sup> Jacques RANCIERE: La mésentente (Galilée 1996)

le schizophrène, grabataire d'hôpital... Ce n'est plus cet usage qui en est fait à notre époque. On en fait la norme générale du *pathologiquement correct*. Il est clair que de proche en proche nous sommes tous des êtres accidentables de la sorte..Ca m'étonnerait que ça communique entre nous: je dis des choses, vous en entendez d'autres, rien ne nous assure que ce soit la même chose. On aura beau se tuyauter, derrière l'ultime tuyau, de l'oreille, il y a à traverser les osselets de la comprenette.

C'est là que nous nous retrouvons dans les machines de *l'Anti-Oedipe*, les *machines désirantes* qui insistent sur le *coupé-coulé*, et ne tombent pas là-dedans, dans l'horreur de la transparence. Je le rappelais au tout début de cette intervention: « *Ca fonctionne, commence l'Anti-Oedipe, ça respire, ça chauffe, ça mange...* », mais *pas sans raté, pas sans dysfonctionner* Il n'y a pas que du *ça coule*, il y a du *ça coupe*. Le tranchant de la psychanalyse étant peut-être d'insister sur la coupe. Encore que....l'association libre, qu'est-ce que c'est d'autre sinon une invitation à ce que ça coule ? Mais du coupé, c'est de là seulement qu'il y a quelque chose qui se structure.

Alors on va peut-être couper la séance là, donner lieu à ce que ça mange...